

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 27

Artikel: Niaffet et lo lutenient
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ble indiquer qu'ils sont tous du même avis :

— Hum ! hum ! mossieu, tout est possible cette année ; on n'ose rien dire. La pluie peut encore durer quelques jours, tout comme y pourrait faire beau, là, tout d'un coup. Mais, on n'a pas beaucoup d'espoir. Qu'en dis-tu, Pierre, la Dent ne lâche pas son bonnet ? Et voyez-vous, mossieu, quand la Dent a son bonnet, c'est mauvais signe.

Alors, tout songeur, sous la pluie qui continue, le pauvre client reprend le chemin de l'hôtel. Sur la porte, le directeur, heureux de le voir revenir, le reçoit avec son plus gracieux sourire. Mais lui, maintenant, est dépit. Il lui semble qu'il est dans une prison. Le bruit de ses pas, résonnant dans les grands corridors déserts, lui fait une impression pénible. Il se laisse choir dans son fauteuil. Tandis qu'il écoute le bruit de la pluie tombant sur le toit de zinc de la véranda, bruit qui le poursuit comme une obsession douloureuse, il songe à cet hôtel immense, à ce directeur, à cette armée de cuisiniers, de sommeliers, de filles de chambre. Il revoit, comme dans un rêve, les longues files de bouteilles s'étagant dans les caves, les montagnes de provisions empilées dans le garde-manger ; il entend le ronflement de l'immense calorifère, qui distribue sa chaleur dans toute la maison ; le bruit de la machine électrique faisant monter et descendre les ascenseurs et répandant partout la lumière, et il se dit que depuis quinze jours — qui lui ont semblé comme un siècle — tout cela ne travaille, ne fonctionne que pour lui seul. Puis, affreux cauchemar, il se voit tout d'un coup transporté dans le bureau du directeur ; sur le pupitre est étalé le grand-livre. D'un côté, il voit la liste des frais d'exploitation qui s'allonge, s'allonge désespérément ; de l'autre côté, il ne voit que son nom, rien que celui-là. Il tressaille ; la frayeur le saisit. Il se demande avec angoisse si c'est lui, lui tout seul qui devra rétablir l'équilibre, faire la compensation. Il veut fuir, mais il recule à l'idée de la note, à l'idée de toutes ces mains tendues qui l'attendent à sa sortie, dont il est la seule espérance et qui, depuis quinze jours, ont acquis de nombreux titres à sa générosité.

Alors, dans un suprême désespoir, qu'il ne peut contenir, il s'écrie : « O soleil, aie pitié de nous. Perce ce voile de nuages qui nous empêche de contempler ta gloire ; dissipe ces brouillards qui nous glacent. Que sous l'influence de ta bienfaisante chaleur, fondent les neiges qui recouvrent encore les pâturages, afin que les échos des monts résonnent du *iou-eh* des pâtres, des sonnaillles des troupeaux ! Parais, afin qu'on entende, sur les routes ensoleillées, les grelots des diligences emportant vers la montagne tous les écoliers en vacances, tous les citadins, soupirant après le grand air, après la liberté ; afin que les touristes puissent, chaque matin, des hautes cimes, te saluer, joyeux, à ton lever ! »

— Que le ciel vous entende ! exclame une voix.

C'est le directeur. Toujours inquiet lorsqu'il est quelques instants sans voir son client, le seul, l'unique, il vient aux nouvelles. X.

Niaffet et le luténient.

Cosse se passâvê dein lo teimps dâi bounès vilhès casernes N° ion et N° dou, io lè sordats allâvont fêrê l'exercîço su la plliace dè Mont-bénon.

Dein cé teimps, lè dzouvenès dzeins, que passâvont l'écoula, n'étiént pas menâ à l'alle-manda coumeint ora, quand bin fasioint tré ti l'âo serviço bin adrai et que l'étiént asse crâno militéro qu'âo dzo dè hoai.

N'y a qu'à dévezâ avoué cliâo vilho dâi campagnès dè Bâlâ, dè quarante-sa et tant

d'autro io on ouïessâi cratsi la mitraille et vo deront que l'ont bio fêrê, que, du la révejon, lo militéro n'est quâsu perein et que, du adon, n'ont jamé ouzâ reinmourdzi 'na dierra po dè bon.

Lè z'autro iadzo, lè sordats fraternisâvont bin mé avoué l'âo luténients et l'âo capiténo et s'ein geinâvont pas tant coumeint ora ; prâo soveint, cliâo z'officiers allâvont bairè on verro avoué lè sordats et, quand l'étiént su lè reings et que y'avâi repou, vegnivant dévezâ avoué leu et contâ dâi gandoisés, tot coumeint se l'étiént ti d'apareints. Ora, allâ-lai, cliâo dzouvenès dzeins que passont l'écoula n'ouézont pa pi totsi la man à l'âo capiténo, quand bin mimo sariont dâo mimo sacellio et sont tant tegnus fermo qu'on caporat n'ouéz pa pi dè-mandâ dâo fu à n'on pioupiou quand bin l'ariont coumeniyi einseimbllo. Que volliâi-vo, l'est lo respè dâi galons, coumeint diéont.

L'âi avâi dein 'na compagni dè vortigeu on gaillâ dè pè la Comba, qu'on l'âi desâi Niaffet, po cein que lo boutafrou l'âi manquâvè pas ; l'ein avâi adé dâi totès galèzès à deré, et quand l'avâi lo mor ein route, sai su lè reings, sai âo repou, fasâi crèvâ dè rire tot lo peloton, avoué lè guieuseri que débitâvè.

Lè z'officiers lo cognessant du grantein po cein que l'avâi dza fè on part dè camps, assebin, quand l'aviont coumandâ repou, se ramassavont quâsu tré ti vai lo peloton à Niaffet po poi recaffâ on bocon.

On iadzo, que l'étiént dinse on part étâi su l'herba, on dzouvenio luténient que volliâvè passâ po on tot fin dese à noutron mina-mor :

— Dis-vai, Niaffet, n'ein a-tou pas iena à no contâ sta véprâ ?

— Binsu, l'âi repond l'autro ; mâ n'ouzo pas la vo deré !

— Et porquét ?

— Per cein que vo mè fariâ coffra po sta né, se la vo ditès !

— Dis-là adé, te n'as rein a risquâ, n'aussè pas poairé, firon tî cliâo galounâ qu'étiéont quie.

— Du que l'est dinse, va que sai de. Et bin, dese Niaffet âo luténient, sèdès-vo quinna difereinça l'âi a eintrè lo tât dè la mâison dè force et voutra casquétta ?

— Ma fai na, n'ein sè rein ! dese lo dzouvenio traina-palassa.

— Et bin, fâ l'vortigeu, y'ein a min, por cein que ti dou achottont dâi crouiès guieux !..

Ma fai, vo z'ariâ falliu vairè cliâo z'officiers et tota la compagni coumeint sè mâillivont lè coûtès dâo tant que recaffâvont ; mâ, lo pourro luténient que la trovâvè on bocon fortâ, sè moozâ la leingua et rizâi dzauno, kâ l'avâi 'na vergogne dâo tonéro d'avâi étâ dinse refé pè cé tsancro dè Niaffet ; et coumeint l'aviont ti promet que ne l'âi baillèront min dè cliou, n'ouzâvè tot parai rein deré, mâ sè peinsâvè tot balameint dè lai reindrè tot lo drâi la mounia dè sa pice ; adon ye revint vai lo vortigeu et l'âi dese :

— Et bin, du que t'as tant crouiâ plliatena, sâ-tou mè deré dierro faut d'aunès dè grisette po veti on bourrisquo ?

Adon Niaffet fâ état dè sè grattâ derrâi n'orolliè et repond âo luténient :

— Ma fâi, n'ein sè rein âo justo, mâ cein est prâo ézi à savâi : vo n'ariâ qu'à dèmandâ cein âo Cosandai que vo z'a fè voutra tunique et voutrès tsaussès !..

Stu iadzo, vo z'arâ falliu ourè quinnès recaffâfès l'ont fe dein tot lo peloton, assebin po lè fêrè botsi, lo luténient, que radzivè, s'est dépatâi dè vito trèrè son sabro et dè coumandâ :

— Hardi ! à vos rangs !

C. T.

Maman...

Nous étions six officiers couchés dans le salon du petit château de Longueval, brès de Beaugency, transformé en ambulance. Tous les six nous avions été blessés à Coulmiers. Aucun de nous ne paraissait en danger de mort, et les premiers jours de fièvre passés, la douleur des plaies se calmant peu à peu et ne revenant que par instants, la joie de vivre avait repris le dessus. Inconnus la veille les uns aux autres, nous nous étions réciproquement présentés nous-mêmes, devenus tout de suite intimes comme liés par une parenté, celle du sang versé en commun dans la même plaine.

On savait les Prussiens en retraite, Orléans réoccupé par nos troupes, et nos entretiens d'un lit à l'autre avaient une note joyeuse, un reflet de victoire.

Trois d'entre nous sortaient de Saint-Cyr et, bien que d'âges, de promotions et de grades différents, nous avions aussitôt repris notre bonne camaraderie de jeunesse, évoquant les souvenirs de l'Ecole, communs à tous, retrouvant la langue spéciale du bahut et nous appelant Monsieur Bazar : sans compter le nombre de galons que portaient les manches des tuniques gisant sur nos lits.

L'un de nous était déjà commandant, tout jeune pourtant, échappé de Sedan, spirituel, gai, entraînant dans sa conversation, alerte comme il avait dû l'être à la tête de son bataillon. Celui-là avait deux balles dans la cuisse. L'autre, tout frais sorti de l'Ecole juste pour la guerre, avait reçu un éclat d'obus au côté la première fois qu'il avait vu le feu. Pour moi, arrivé d'Afrique un mois avant comme capitaine de la légion étrangère, je possédais un bras labouré par un biseau, de la main à l'épaule. Je m'étais refusé à l'amputation, préférant mourir à rester manchot du bras droit, et bien m'en a pris puisque je suis aujourd'hui debout avec l'usage de mes deux bras.

Les autres étaient un capitaine d'artillerie, que nous appelions M. Pipo, et qui, pris par les deux jambes, se mettait gravement sur son séant et prétendait nous faire des conférences sur la balistique et les règles de la trajectoire, ce qui lui valait des grognements tumultueux et peu encourageants ; puis un lieutenant du train, le meilleur des hommes, mais qui ne pouvait parler sans jurer comme cinquante patens, d'autant plus irrité qu'une balle très mal placée l'obligeait à rester couché sur le ventre et lui faisait craindre de ne plus pouvoir jamais s'asseoir ; enfin le dernier, mon voisin de lit, un petit officier de mobiles presque imberbe, le plus malade de nous tous, avec un coup de feu dans la poitrine, mais sans qu'aucun organe essentiel fût lésé.

Nous menions vraiment joyeuse vie dans notre ambulance, et ceux d'entre nous qui vivent encore se souviennent avec attendrissement de ce que nous appelions notre villégiature, dans cette grande pièce aérée, aux lambris blancs rechapés de filets d'or aux corniches moulées, avec un plafond représentant un ciel riant où voltigeaient de petits amours roses au milieu de nuages blancs et floconneux.

Par trois grandes fenêtres, nous apercevions les arbres du parc couverts de givre, et nous éprouvions un sentiment de bien-être égoïste à être bien au chaud dans l'atmosphère tiède de notre salon et au repos dans nos bons lits, en songeant aux misères de froid et de fatigues jadis subies.

Puis ce qui animait, éclairait, embellissait tout pour nous, c'était la sœur de charité qui nous soignait. O chère sainte sœur, qu'elle était jolie, sans s'en douter, sous sa cornette aux ailes flottantes, dans leur blancheur, comme des ailes d'anges, avec ses yeux bleus, limpides et profonds comme un ciel pur, qui révélait ses cheveux blonds soigneusement cachés sous son voile de vierge, avec son teint aussi rose et frais qu'une aurore de printemps, avec son sourire si clair, si jeune, remède suprême et délicieux de nos souffrances.

Qu'elle était simple et bonne, la chère sainte sœur, quand elle entrait si doucement qu'on eût cru à une apparition céleste et que sa voix d'argent nous disait si gaiement le matin : « Eh bien ! comment cela va-t-il mes enfants ? » C'était si gracieux ces mots : « mes enfants », adressés par cette bouche mignonne à ces six soldats, dont deux ou trois dépassaient de vingt ans son âge ! Comme aussi nous étions des enfants soumis et obéissants à ses moindres ordres ! Combien vite nous nous taisions quand elle disait : « Ne faites pas